

J'en ai passé du temps, ici. J'en ai presque perdu le souvenir de la ville pendant la nuit. Comme il paraissait étrange de flâner dans le centre de Ramallah après six heures du soir. Tous ces longs mois passés, comme tout le monde, cloîtré chez moi. Comme si le ciel, ses étoiles et les phases de la lune ne me concernaient plus. Comme si les rues de la ville appartenaient à d'autres temps. Comme si les cafés où nous restions de longues nuits à palabrer et à partager nos soucis n'occupaient plus aucune place dans nos consciences. Comme si mon habitude quotidienne de sortir la nuit et de marcher jusqu'à épuisement n'existait plus. Comment nos corps se laissent-ils mater si facilement ?

Lorsque l'armée accorda aux habitants de la ville deux heures de plus pour vivre à l'extérieur, jusqu'à huit heures du soir au lieu de six, ce temps supplémentaire m'apparut comme un poids. Je finissais mon travail à cinq heures, fatigué, abruti et impatient de rentrer chez moi pour me reposer. Mais comment pouvais-je ignorer ces deux heures ajoutées au compte de ma liberté ? Je décidai de tuer le temps d'une manière ou d'une autre dans les rues de la ville et dans ses cafés. Le plus souvent, je me rendais au café Kanbata Zaman pour y retrouver quelques amis, à discuter du blocus et de la famille. Un peu avant huit heures, j'étais toujours le premier à m'agiter et à partir, d'abord parce que j'étais assommé de fatigue, ensuite à cause de la distance qui sépare ma maison de Manara¹, enfin

1. Manara : place située au centre de la ville de Ramallah.

pour éviter le chaos qui se généralisait lorsque arrivait le moment.

Cette grâce fut accordée après des mois de couvre-feu. Avant cela les gens n'étaient autorisés à sortir de chez eux que quelques heures seulement, tous les quatre jours, pour leurs besoins les plus élémentaires.

De mon balcon, le spectacle qu'offrait le ciel de Ramallah l'après-midi, alors que s'y rassemblaient des centaines de cerfs-volants allant en tous sens, aura été sans doute mon unique plaisir pendant le siège. Je ressentais une allégresse et un espoir incompréhensibles. J'avais alors une foi accrue en la grandeur d'âme des hommes et en leur aptitude à obtenir toute cette beauté et cette allégresse, malgré le poids des destructions au sol. Les cerfs-volants s'élevaient encore et toujours. Je ne voyais pas ceux qui en tenaient les fils. Étaient-ce seulement des enfants ?

Lors d'une petite accalmie concédée par l'armée, j'ai vu la poussière mêlée de cohue, chez les boulangers, dans le marché aux légumes ou dans les magasins, j'ai vu un troupeau de chèvres goûter quatre heures de bonheur, escalader un figuier et en dévorer les feuilles.

J'ai vu le rond-point de la place des Jeunes. Les ouvriers de la municipalité l'ont restauré quatre fois sans faiblir, et toujours avec l'idée qu'il demeurerait éternellement. Cette fois, il n'a pas été la cible d'un char Merkava.

J'ai vu une femme adosser une échelle à un pêcher dans le jardin de sa maison. Silencieusement et rapidement, elle a entrepris de cueillir les fruits mûrs, ainsi que ceux qui mûriraient dans les cinq prochains jours, en attendant que l'armée nous accorde une nouvelle accalmie.

À d'autres occasions, je n'ai pas eu la force de sortir.

Au cours d'une brève promenade, j'ai vu un éboueur à l'entrée du camp al-Amari¹. Il avait arrêté sa charrette et son baril

1. Al-Amari : camp de réfugiés situé à Ramallah.

de poubelle au bord de la route. Autour de lui les gravats des destructions avaient tout envahi. Il ramassait les papiers et les sacs plastique qui jonchaient les débris et les trottoirs démolis par les chenilles des tanks. Un peu comme s'il désherbait un petit champ, comme si les décombres n'étaient que la terre d'un jardin.

À une autre occasion, j'ai pris une photo de Bashar dans la rue Rukab. Sur ce cliché, son doux visage aux grands yeux intelligents dissimule la moitié d'un char posté dans la rue que nous pouvions voir du café Ziryâb lorsque nous étions, toi et moi, attablés près de la fenêtre.